

Paul Chanel Malenfant : *Au passage du fleuve* : Poésie : Les Éditions du Noroît : 2024 : 130 pages (recension)

Par Daniel Guénette

Le fleuve offre ses vérités à qui veut entendre les rumeurs de la marée. Un homme cherche à saisir ce que révèle tant de silence. Son regard retrouve la voyance propre à l'enfance, alors que, posté devant le fleuve, il assiste au déploiement de ses eaux mêlées à l'immensité du ciel.

Il est maintenant âgé, suffisamment pour être jeune, non qu'il s'agisse ici de sénilité, mais bien plutôt d'une visite rendue, ultime peut-être, à ce qui fut au temps de son enfance et perdure jusqu'en son âge avancé. Le voici, engagé en poésie, avançant dans les territoires de la mémoire, faisant parfois face aussi à de sombres avenir, tel un combattant de lumière. Ce qui s'est joué pour lui, devant cette presque mer qu'est le fleuve à Rimouski, se joue à nouveau. Les souvenirs lui offrent leurs plages de sable et de galets. Sous nos yeux s'ouvre le vaste album de sa vie. En se retrem pant dans son passé, Paul Chanel Malenfant transforme en plénitude la mélancolie du gisant qui sous peu s'étendra auprès des siens dans le cimetière de Sainte-Luce-sur-Mer. Il reverse les couleurs d'hier dans le fleuve qui coulera encore demain. Il œuvre en vue de l'avenir. Il ne croit peut-être pas en Dieu, mais il se pourrait que Dieu croie en lui. En tout cas, bien que sa révolte le conduise à casser, en raison de son regard idiot, « une aile de l'ange de pierre agenouillé dans la neige », toute sa poésie s'ouvre à une grandeur qui transcende largement l'étroitesse de notre existence.

Dans l'épilogue, le poète rappelle qu'il y a une quarantaine d'années, il a publié un recueil intitulé *Fleuves*. Parlant de ses fleuves, il écrit : « Voici qu'ils poursuivent leurs cours ». On pourrait croire que le poète se répète. Encore faudrait-il rouvrir le livre ancien pour en avoir le cœur net. Une chose cependant est certaine, Chanel Malenfant est un écrivain qui se renouvelle sans cesse. En poursuivant, et même en revenant sur ses pas, il va de l'avant. Différents les uns des autres, ses derniers recueils témoignent de ses métamorphoses. Il a beau ressusciter çà et là ses vieux parents, évoquer les mêmes traumatismes (le suicide par pendaison d'un être cher), parler de ses sœurs, reboire dans les mêmes tasses un thé toujours ressemblant à celui d'antan ; malgré ces retours en arrière, le poète ne fait jamais rien d'autre qu'avancer.

Son dernier opus est d'une remarquable richesse. Évidemment, les mérites formels de l'œuvre doivent être soulignés, mais il y a plus. Quelque chose ici est de l'ordre d'une quête essentielle. Pour le poète, plonger ses regards dans les abysses du fleuve, c'est remonter le cours de sa propre histoire, c'est lui donner un nouvel accomplissement. Il a des nœuds à dénouer, des détresses à affronter qu'il parviendra somme toute à convertir en enchantements. Pour ce faire, il recourra à la clef du poème, au solfège pour ne pas dire aux sortilèges de la poésie.

L'alchimie du verbe rendra possible la transformation de la détresse en enchantement. À tout le moins, verra-t-on le poète consentir à l'irréversible suite des choses. Un poème liminaire annonçait cette victoire. C'est une victoire qui cependant n'a rien d'épique. Elle se joue simplement à hauteur d'homme et en face du fleuve. Un revirement se produit : « j'étais [...] un cadavre sur le champ d'une bataille perdue. » Cela s'est passé : « Aujourd'hui, je viens pour la pensée / qui traverse le fleuve. / Vivant, debout, // avec un cœur habité de mille voix. »

S'il est un verbe à retenir dans ce beau livre, c'est bien le verbe avancer, conjugué à la première personne de l'indicatif présent. Il se trouve dans le tout dernier poème : « J'avance désormais au pas, trébuchant parmi les missiles, les barbelés, l'artillerie des fureurs planétaires. » On le voit, le poète, ce rêveur définitif dont parlait Breton, n'occulte en rien le monde réel. Il « marche en guise d'accompagnements du monde. »

L'espace manque ici pour dire la beauté, la gravité des pages consacrées à la mère, au père surtout : « père et mère réconciliés dans la cendre ». Il faudrait citer des perles. En voici une : « Le chardonneret de l'été dans l'arbre s'est éteint. »

Le livre pose une question dont la portée métaphysique se révèle dans le passage du fleuve : « Mais qui étions-nous devant l'étendue du fleuve sans frontières ? » La question ne s'adresse pas tant à la nation (elle se referme sur ses frontières), pas uniquement au clan, à la famille du poète, ni au poète lui-même, mais bien à nous tous et toutes, dans l'absolu, pourrait-on dire, dans le cœur même de notre être : qui sommes-nous au-delà de « notre existence aveugle » ?

La réponse du poète est infinie, elle part de l'enfance et y retourne : « La poésie renaîtra comme un art de l'enfance. » Ce que réalise le poète est de l'ordre d'un accomplissement. Il s'agit d'être au plus près de soi devant le fleuve, d'être vraiment vivant et de faire ainsi advenir le monde à sa pleine réalité, de sorte que l'univers retrouve « sa réelle présence, sa permanence et son poids. »

EXTRAITS

Quel dieu ancien a dispersé les îles du Bic dans le cercle de
l'anse ?

Blocs erratiques devant la montagne.
Mausolée.

Qui a construit, sur la rue principale du village, cette
maison blanche sans fenêtres où mon amour est venu
mourir une dernière fois, d'un seul souffle, dernière
demeure parmi les épilobes ?

*

Lorsque les livres se seront effacés dans ta mémoire et
noyées dans la mer les ombres et les voix de Segalen,
sauras-tu jaillir, entre les algues et le chaos, entre la
transhumance et l'agonie sauras-tu éveiller tes morts,
père et mère réconciliés dans la cendre, sauras-tu
endormir en ton âme somnolente telle une veilleuse, la
mélancolie d'être au monde ?

Sans sursis. Sans avenir.

Notice biographique

Daniel Guénette est né en 1952. Il étudie les lettres à l'Université de Montréal, puis enseigne la littérature au niveau collégial à partir de 1977. Il prend sa retraite en 2011 et publie à nouveau chez ses premiers éditeurs, Triptyque et Le Noroît. À La Grenouillère, il fait paraître les romans *Miron*, *Breton et le mythomane*, *Dédé blanc-bec* et *Vierge folle*, ainsi que deux recueils de poésie, *La châtaigneraie* et, tout récemment, *La fatigue de la haine* (hiver 2025). *Le complexe d'Orphée* (2023), un essai consacré à la poésie, figure quant à lui au catalogue des Éditions Nota bene. En tant que critique, l'auteur tient un blogue littéraire (dedeblancbec.com) et signe des recensions dans la revue *Possibles*.